

Novák, Otakar

[**Maurois, André. De Proust à Camus**]

*Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. D, Řada literárněvědná. 1967, vol. 16, iss. D14, pp. 180-181*

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/108015>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

En tout cas, il faut remercier l'auteur polonais des suggestions si pertinentes qu'apporte son présent livre. Il est dommage que Mme Karczewska-Markiewicz n'ait pas eu l'occasion de le publier en français. Mais il y a un résumé substantiel.

Otakar Novák

*André Maurois, De Proust à Camus* (Paris, Librairie académique Perrin, 1963, pp. 347; *De Gide à Sartre*, Ibid., 1965, pp. 309).

Le caractère de ces deux volumes d'essais littéraires est donné non seulement par le talent particulier, si bien connu, d'André Maurois, sa longue expérience des auteurs et leurs œuvres, mais aussi par leur destination. La plupart d'entre eux, dit-il dans une brève note liminaire, furent originellement rédigés pour un cours s'adressant à des étudiants américains. Et dans son texte sur Marcel Proust, on trouve encore la précision suivante: «... La première idée de cet ensemble de leçons sur quelques grands Français de notre temps me fut suggérée, par le président de l'Université de Princeton, au cours d'un déjeuner qui eut lieu au Bois de Boulogne» (*De Proust à Camus*, p. 27). Destinés à des étudiants étrangers, ces «médaillons» supposaient une solide information alliée à une présentation «pédagogique», sans pédantisme savant, de la matière à traiter.

Inutile de nous attarder à ce qu'André Maurois n'en est pas, avec ces deux recueils d'essais critiques, à sa première incursion dans ce domaine. Inutile aussi de nous arrêter au fait que, dans le grand genre de la biographie, nouvellement et très soigneusement documentée — Jean Pommier l'a dû constater, en somme, à propos de son *Prométhée ou la vie de Balzac* (1965), malgré des rectifications de détail (cf. la Revue d'histoire littéraire de la France, 65 année, 1965) — l'accent est, chez André Maurois, porté sur l'évocation de la vie des auteurs, leur œuvre elle-même n'étant rappelée, le plus souvent, que dans le cadre de celle-ci, sans analyses plus approfondies.

Le premier des présents volumes contient douze essais, sur Marcel Proust, Henri Bergson, Paul Valéry, Alain, Paul Claudel, François Mauriac, Georges Duhamel, Antoine de Saint-Exupéry, Jacques de Lacretelle, Jules Romains, André Malraux, Albert Camus. L'auteur dit avoir remanié, pour l'impression, «ceux sur Claudel, Saint-Exupéry, Mauriac pour tenir compte de textes nouveaux et importants». Etant conscient de ce que ces douze auteurs constituaient une image fort incomplète de la richesse et variété des grands représentants de la littérature française, André Maurois ajoutait, toujours dans sa note liminaire: «Naturellement, pour faire de cette série une esquisse de la littérature française pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il faudrait ajouter de nombreux noms, et par exemple Romain Rolland, Péguy, Colette, Martin du Gard, Giraudoux, plus quelques vivants. Ce nouveau volume exigera de longues lectures. Les dieux m'en laisseront-ils le temps? Je l'espère.» Ce bel espoir, André Maurois ne l'a pas caressé en vain; les dieux l'ont rempli, les longues lectures, il les a faites. C'est ainsi que deux ans après le premier recueil il a pu faire paraître un second, comprenant cette fois dix essais, sur André Gide, Charles du Bos, Charles Péguy, Romain Rolland, Jean Giraudoux, Jean Cocteau, Roger Martin du Gard, Jean Anouilh, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre. On n'y trouve pas le nom de Colette, de même que d'autres noms qui auraient mérité de compléter la galerie (Guillaume Apollinaire, André Breton, etc.). Mais tout est subjectif — plus ou moins. Du choix que nous offre André Maurois, on peut dire que, malgré certaines lacunes, il reste fort représentatif.

Dans ces monographies «en réduction», André Maurois part tout naturellement de la vie de ses auteurs qu'il retrace rapidement et, nous semble-t-il, utilement. Les critiques ont assez souvent tendance à la négliger de sorte que certains aspects de l'œuvre des écrivains, au lieu d'apparaître dans ses attaches avec elle, restent «en l'air». Ensuite, André Maurois s'applique à évoquer et interpréter cette œuvre dans son évolution, réussissant en général à faire ressortir ses traits typiques, essentiels. Enfin, on nous fait entrevoir quelques aspects marquants de la méthode de l'auteur, de sa technique, etc. Comme tous les auteurs dont il parle ont été ou sont ses contemporains qu'il a, dans la majeure part des cas, sinon tous, connus personnellement, discutant avec eux leurs conceptions esthétiques et leurs œuvres, ses essais ont leur intérêt même à ce point de vue.

En les parcourant, on s'aperçoit bientôt qu'ils sont une initiation loyale à des esprits fort différents. Il est vrai qu'André Maurois ne cache pas çà et là qu'il a ses préférences: jamais il ne les montre d'une façon polémique. Tout le monde sait quelle profonde impression a laissée chez lui Alain, son professeur. Se préparant à le présenter dans le premier des deux recueils, il dit: «Nous sommes assez nombreux dans le monde à penser qu'Alain fut, et demeure, l'un des plus grands hommes de notre temps. Pour moi, je dirais volontiers: *le plus grand homme*

et ne consentirais à mettre sur le même rang, parmi ses contemporains, que Valéry, Proust et Claudel) (*De Proust à Camus*, p. 93; c'est M. qui souligne). Mais on sait aussi combien grande est la souplesse de son talent, son art de se mettre «dans la peau» de ses auteurs. A ce don, Allain était venu lui fournir une base morale très solide: «... Il avait coutume de dire, lisons-nous dans son préambule à l'essai sur Henri Bergson, que rien n'est plus stérile, lorsqu'on étudie l'œuvre d'un grand homme, que d'ergoter, de discuter et de nier. Il voulait que l'on s'efforçât d'entrer dans un système, de l'exposer aussi bien que l'on en était capable et de le faire sien, au moins pour la durée de l'étude. La critique ne lui semblait légitime que si la connaissance était d'abord parfaite, et il n'est pas de connaissance sans quelque effort de sympathie...» (*De Proust à Camus*, pp. 45-46). On peut être ou ne pas être d'accord avec André Maurois en ce qui concerne la grandeur d'Alain; mais il sera difficile de nier la grandeur de cette pédagogie.

André Maurois, en disciple d'Alain, tâche de comprendre sine ira et studio, et avec sympathie. Là où sa sympathie se heurte à des conceptions ou à des attitudes qui diffèrent des siennes, il s'efforce quand même de rester équitable et de respecter la grandeur d'un autre type. A titre d'exemple, on peut citer la manière dont il présente certains aspects de Jean-Paul Sartre. «Vacarme, c'est-à-dire célébrité, popularité, honneurs offerts et refusés. Jean d'Ormesson a remarqué que Sartre, comme permettait de le prévoir son enfance, est resté très 'Michel Strogoff', ou mieux encore, très 'Cyrano de Bergerac'. Célèbre, il sera l'homme des beaux gestes, des batailles verbales, d'une certaine forme de panache. 'Moi, c'est moralement que j'ai mon prix Nobel.' Et André Maurois, bien plus réaliste, poursuit: «Vieux Cyrano sympathique, non dépourvu de générosité, mais contraint de jouer, comme nous tous, 'en situation', tel que l'a fait son succès. L'homme qui refuse de parler à l'Université américaine de Cornell pour protester contre la politique des Etats-Unis au Vietnam, c'est le lecteur de Michel Strogoff. Il est permis de penser qu'il eût mieux servi la paix en allant à Cornell et en y disant des vérités que les étudiants américains étaient préparés à accueillir. Mais le refus était un beau geste.» André Maurois, ne cachant pas par là que lui-même penchait vers la seconde solution, celle de l'efficacité, clôt cette caractéristique de façon à ne pas simplement opposer les deux points de vue. Il ne veut pas jeter du discrédit sur ce qu'il n'approuve pourtant pas. Il élève le problème en des sphères intemporelles, le présente comme l'un des grands problèmes de l'humanité et ennoblit le choix en démontrant sa difficulté. «Eternel sera le débat entre l'efficacité et la pureté, trouve-t-il. Et ceux qui ont choisi l'efficacité gardent une nostalgie de la pureté» (*De Gide à Sartre*, pp. 284-285). L'efficacité est envisagée comme n'étant pas capable non plus de pleinement satisfaire celui qui a opté pour elle; la pureté, malgré l'aspect «cyranesque», n'en conserve pas moins l'attrait de sa grandeur morale.

Les essais d'André Maurois ne sont pas tous d'égale valeur. On y relèvera aussi, peut-être, certaines inexactitudes. Ainsi Romain Rolland, dans son drame révolutionnaire *Les Loups* (1898), n'est pas un «dreyfusiste», comme l'affirme André Maurois (*De Gide à Sartre*, p. 113); ses lettres (surtout celles à Malwida von Meysenbug qu'on a publiées seulement après la seconde guerre mondiale) prouvent autre chose. En tout cas, cependant, ces deux volumes d'essais se lisent avec agrément et profit. C'est vraiment un cours de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle «par ses représentants marquants», accessible à un large public cultivé. Nous croyons que ces essais méritent qu'on ne les passe pas sous silence.

Otakar Novák

Andrew Wright, Hery Fielding: *Mask and Feast* (Chatto and Windus, London 1965, 214 pp.).

In his book on Fielding the novelist Professor Wright challenges many common notions of the didactic element in Fielding's art. From his analysis of *Joseph Andrews*, *Tom Jones* and *Amelia* the novelist emerges as intent on providing cultivated pleasure for cultivated audience, as deliberately drawing a line between the delights of art and the drab facts of life. As portrayed in the study, Fielding is first of all a showman, not a moralist; his disinterested playfulness is "the hallmark of civilization founded on but superior to the squalor of the day-to-day" (p. 173).

In setting forth his ideas on the ultimate purpose of the novels Professor Wright is firm and unequivocal. He refers to his statements as to expressions of personal opinion, but within this framework he betrays no doubts and eschews all qualifications. He tries hard to prove his point by quoting from the eighteenth-century critical writings, by adducing facts from the author's life and, above all, by entering into a detailed discussion of the structure of the three novels. This analysis is rightly considered to be of primary importance and it is also the most rewarding part of the book. Probing into the "structure and movement" throw much new light on the